

# L'ILLUSTRATION

Prix de ce numéro : Un franc.

SAMEDI 25 FÉVRIER 1905

63<sup>e</sup> Année — N<sup>o</sup> 3235



LE GRAND-DUC SERGE ALEXANDROVITCH  
en costume de seigneur russe du temps du tsar Boris Godounof (fin du seizième siècle).

Phot. Bergamasc.



## L'ILLUSTRATION THÉÂTRALE

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que l'ILLUSTRATION publiera, aussitôt après leur première représentation :

LE RÉVEIL, pièce en trois actes de M. PAUL HERVIEU, en préparation à la Comédie-Française ;

LE DERNIER AMOUR (titre provisoire), pièce en quatre actes de M. PIERRE WOLFF, qui sera jouée au théâtre du Gymnase et dans laquelle M<sup>me</sup> Réjane fera sa rentrée.

Nous avons annoncé déjà la publication prochaine de LA MASSIÈRE, de M. JULES LEMAITRE ; LES VENTRES DORÉS, de M. EMILE FABRE ; L'ARMATURE, tirée par M. BRIEUX du roman de M. PAUL HERVIEU ; LE DUEL et LE GOUT DU VICE, de M. HENRI LAVÉDAN ; MONSIEUR PIÉGOIS, de M. ALFRED CAPUS.

## COURRIER DE PARIS



## JOURNAL D'UNE ÉTRANGÈRE

J'écoute avec curiosité ce qui se dit, à Paris, des gens et des choses de mon pays et, parmi tant d'opinions contradictoires, mon esprit s'embrouille un peu. Que dois-je penser du malheureux prince dont la bombe d'un révolutionnaire fit, il y a huit jours, sauter le corps en morceaux ? C'était, écrivent les uns, le plus dangereusement réactionnaire des chefs... ennemi du peuple, opposé aux plus nécessaires réformes, il a subi le sort terrible auquel l'exposait depuis longtemps son imprudente politique ; suivant la formule orientale, « il a trouvé ce qu'il cherchait ». A quoi d'autres répondent : « Vous vous trompez. Ce hautain n'était qu'un timide et que ceux qui le condamnent n'ont pas compris. Ce « réactionnaire » ne méprisait point la liberté ; mais il avait d'autres idées que nous sur la façon dont il convient d'en faire usage. Il méritait de vivre... »

Et Stœssel, méritait-il de vaincre ? Là-dessus non plus je ne sais plus trop que penser. Pendant six mois, les journaux ont vanté l'héroïsme des combattants de Port-Arthur et le génie de leur chef. Un célèbre poète français, aux applaudissements de l'Académie, a chanté ce soldat ; un journal a consacré le produit d'une souscription publique, ouverte tout exprès, à faire ciseler pour lui une épée d'honneur.

Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un vaincu qu'on discute. Sur les bateaux qui ramenaient Stœssel et sa fortune du Japon à Port-Saïd et de Port-Saïd à Odessa, maints reporters ont interrogé le général ou bien ont incité ceux qui l'entouraient à des confidences ; et le bruit commence à courir que le vrai héros de ce siège fabuleux, ce ne fut pas lui ; que Stœssel eut des défaillances, et que sa science militaire, notamment, fut pleine de lacunes. Qui croire ? Qui a tort ou raison ? Je ne sais pas. Mais nos arrière-neveux sauront. Nous, nous ne pouvons pas savoir, parce que nous sommes trop pressés de savoir. Nous vivons trop vite ; nous bâtissons nos convictions sur des télégrammes ; nous demandons des leçons d'histoire — et de philosophie — à des journaux où se rédigent et s'impriment en deux heures des choses pensées en dix minutes. Ce n'est pas notre faute ; c'est la faute du progrès qui nous pousse, nous donne le goût, le besoin de l'existence au grand galop. Tout se tient. Malheureusement, l'histoire ne se fait que tout doucement et, si la vapeur, le pétrole et l'électricité aident les hommes à faire voyager leurs pensées beaucoup plus rapidement qu'autrefois, la science de la raison instantanée n'est pas découverte encore. Il nous faut autant de temps pour apercevoir une vérité qu'il en fallait aux contemporains de Montaigne et de Pascal : et c'est à cela justement que ne peuvent se résigner nos âmes d'électriciens et d'automobilistes...



... Un gala place d'Italie, à six cents mètres des fortifications. Mon vieil ami Bizeneuille, ex-professeur, ancien pensionnaire de l'Odéon, présentement mêlé à diverses entreprises théâtrales, a

voulu que je connusse l'œuvre des « Trente Ans de théâtre » et ses « galas ». La bonne soirée et la jolie idée !

Au profit de braves gens que trente années de vie théâtrale ont usés sans les enrichir, un homme de cœur, entouré d'amis que son projet séduisait, s'est avisé de promener autour de Paris les chefs-d'œuvre de la scène française et leurs interprètes ordinaires. Il y a, loin du centre de cette ville dont nous ne voulons, nous autres étrangers, connaître et fréquenter que les boulevards, une population de braves gens qui vivent retirés dans leurs quartiers comme en de petites provinces et que les grands théâtres attirent peu, parce qu'ils coûtent trop cher et que, de si loin, on perd bien du temps à les atteindre. On a donc entrepris de leur porter, à bon marché, de la bonne littérature et de la bonne musique à domicile. Le domicile, c'est le minuscule théâtre du quartier, qu'on loue pour ce soir-là ; ou bien, c'est une salle publique, meublée d'un piano et où, sur une estrade, un décor sommaire s'improvise, devant la chaise d'un souffleur de bonne volonté. Montmartre, Batignolles, Ménilmontant, Belleville, Grenelle, la Villette, ont reçu la visite de ces prêcheurs de bonnes paroles ; hier, c'était le tour des Gobelins. La mairie nous ouvrait sa salle des fêtes ; à huit heures du soir, on n'y trouvait plus une chaise à occuper. Public familial de petits fonctionnaires, de petits marchands, d'ouvriers aisés ; public honnête, avide de s'amuser proprement. Au programme : *Tartuffe*, des fragments d'*Aïda*, quelques chansons ; non pas de ces chansons « rosses » ou d'effarante obscénité, que le boulevard et les cabarets de Montmartre ont mises à la mode ; mais de vraies chansons, telles qu'on les aimait en France il y a un demi-siècle et dont les auteurs semblent aujourd'hui très vieux jeu : des chansons où la satire s'enveloppe de bonhomie, où la grivoiserie reste pudique... Et cela parut charmant. Les Français mettent une coquetterie singulière à se diffamer : ils ne parlent qu'avec mépris de ces « romances » où se complaisait l'ingénue gaieté de leurs grands-pères ; ils se proclament trop corrompus pour s'y amuser ; on les leur chante : les voilà pris ; ils trépignent de joie ! Mais Molière, Racine, Corneille, restent les dieux de ces auditoires populaires. Sans interruption, les cinq actes de *Tartuffe* furent joués devant une assemblée dont ces deux heures de récitation ne lassèrent point l'attention une minute. Et je pensais, en écoutant Molière, que ces vieux maîtres furent des génies deux fois bienfaisants : ils firent des comédies admirables où n'interviennent ni machinistes ni tapissiers ; ils créèrent le chef-d'œuvre économique et portatif ; et nous devons à leur mépris du décor cette chose délicieuse : la pièce sans entr'actes nécessaires... c'est-à-dire l'ouvrage reposant, devant lequel il est permis de se recueillir, de rêver, et que n'interrompent point, toutes les demi-heures, le désarroi d'une salle en fuite, les bousculades de petits bancs, l'invasion des courants d'air à travers cinquante portes ouvertes, et puis les rentrées bruyantes de spectateurs retardataires qui gagnent leurs places en me marchant sur les pieds, pendant que se disent sur la scène des choses qu'à cause d'eux je n'entends pas !

Rien que cela devrait suffire à rendre les « classiques » chers aux femmes...



Paisible séance de lecture, *at home*. Le Temps m'apporte, sur deux pages (et quelles pages !) le texte des deux discours qu'« échangeaient » tout à l'heure, sous la coupole du palais Mazarin, deux immortels. Je vais les lire doucement, sous la lampe, en buvant du thé rose, — du thé de chez moi ; j'en goûterai les finesses et les rosseries gentiment dissimulées sous la plus jolie des langues ; je m'instruirai et je m'amuserai. Et je n'envierai pas les femmes qui, pour bien jouir de ce régal, ont cru nécessaire de l'aller savourer sur place.

Car elles y mettent un empressement furieux ; et, de toutes les fêtes de Paris, une réception académique est celle, peut-être, qu'une Parisienne,

vraiment soucieuse de son prestige mondain, se consolerait le moins d'avoir manquée.

Pourquoi ? Je me rappelle une de ces réceptions où j'accompagnai, il y a deux ans, une très élégante amie — cliente ordinaire de ces spectacles. Il lui avait fallu faire auprès de je ne sais quel homme puissant, pour obtenir les deux cartes qu'elle désirait, une démarche dont je vis bien que sa fierté souffrait un peu ; nous dûmes, en outre, l'heure venue, faire queue très longtemps devant une porte qui ne s'ouvrait pas, et mon amie y prit une migraine.

Nos places étaient médiocres et, du fond de l'espèce d'amphithéâtre à plafond bas où nous étions blotties, on ne voyait qu'une partie de l'assemblée qui s'entassait là. Les sièges étaient durs et l'atmosphère était devenue, au bout d'une heure, irrespirable. Au-dessous de nous, un étroit parterre, une tribune encadrée de sièges en hémicycle, et partout l'écrasement... l'écrasement silencieux, avec des bonjours à distance, des sourires, des appels discrets de la main... Mon amie se plaignait de ne pas trouver dans cette foule les grands hommes dont elle cherchait les figures ; et, quand, debout devant son petit pupitre et flanqué de ses parrains en habit vert, le récipiendaire (qui était-ce ? je l'ai oublié) commença de lire son discours, mon amie me confia qu'elle s'amusa peu ; que, du reste, elle entendait mal et qu'elle avait très chaud. N'importe, il fallait bien qu'elle fût là, qu'elle pût dire le lendemain : « Comme on s'est ennuyé hier à l'Académie ! » Elle y était donc tout à l'heure... voilà quinze jours qu'elle m'avouait son impatience d'y retourner. Mon amie est une vraie Parisienne.

SOMIA.

## LES FAITS DE LA SEMAINE

## FRANCE

14 février. — La Chambre complète son bureau par l'élection, à la vice-présidence, de M. Doumergue, ministre des colonies dans le précédent cabinet.

16. — Au Sénat, adoption, par 239 voix contre 37, de l'ensemble du projet de loi instituant et organisant le service militaire de deux ans. Les principales divergences entre le texte adopté et celui de la Chambre portent sur le service des élèves des grandes écoles de l'Etat, les périodes d'instruction des réservistes et des territoriaux, la durée du service du contingent algérien et la date de l'application de la loi, le Sénat admettant un délai d'un an à partir de la promulgation et la Chambre s'étant prononcée pour la mise en vigueur immédiate.

18. — Explosion d'une bombe à Paris, rue Lameignais, près de l'avenue de Friedland, blessant seulement l'homme qui l'a lancée, un Espagnol du nom de Garcia.

## ÉTRANGER

12 février. — En Portugal, élections générales à la Chambre des députés ; la grande majorité des élus est ministérielle. — Nouvel ukase du tsar, ordonnant la formation d'une commission chargée de rechercher et d'établir sans retard les causes du mécontentement des classes ouvrières de Saint-Petersbourg et des environs et de proposer les mesures propres à empêcher le retour d'un semblable mécontentement.

13. — La reprise du travail, en Westphalie, est presque générale ; dans les usines du bassin de la Ruhr, 188.000 ouvriers sur 215.000, sont descendus dans les puits. — A Riga (Russie), la grève reprend avec intensité ; 4.000 ouvriers ont abandonné les ateliers. — Le baron Komura, ministre des affaires étrangères du Japon, donne un banquet pour célébrer l'anniversaire de la conclusion de l'alliance anglo-japonaise.

14. — L'université de Moscou rouvre ses portes. — Le roi et la reine d'Angleterre assistent à l'ouverture solennelle de la cinquième session du 27<sup>e</sup> Parlement du Royaume-Uni.

17. — Assassinat, à Moscou, du grand-duc Serge Alexandrovitch, oncle paternel du tsar Nicolas II. — A Varsovie, nouvelle collision sanglante entre la troupe et les ouvriers.

## LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Les cavaleries russe et japonaise font preuve d'une nouvelle activité à l'ouest des positions occupées par les deux armées, sur l'extrême flanc droit russe et l'extrême flanc gauche japonais ; elles se livrent à des tentatives d'enveloppement. Le 12, deux bataillons japonais (1.000 hommes) étaient signalés près de Fan-Tsia-Touu, à mi-chemin entre Kharbinc et Tié-Ling ; ils attaquaient un pont et endommageaient la voie ferrée. Par contre, on annonçait, le 17, de l'armée du général Oku, que 15.000 cavaliers russes, avec 500 fantassins et 20 canons, s'étaient avancés au sud, sur les deux rives du Liao-Ho, vers Siaopao.

Le grand-duc Alexis a inspecté, le 15, à Liban, avant leur départ, les navires de la troisième escadre du Pacifique.



## M. EMILE GEBHART

Le nouvel académicien dont, au nom de ses collègues, M. Paul Hervieu saluait hier officiellement l'entrée sous « la coupole » est un Nancéen de soixante-six ans, à qui l'on chanterait volontiers le refrain de Nadaud : « Vous n'êtes pas vieux, grand-père », car M. Emile Gebhart est resté jeune en dépit des années. Il appartient à cette élite heureuse de laborieux bien portants, qui savent enseigner avec bonne humeur, à la française, des choses graves, et les enseignent fort bien. Il est le type de l'érudit souriant; quelqu'un disait un jour de M. Gebhart : « Il serait illustre, si Renan n'avait pas existé. » Et, sous cette restriction, il y a un éloge dont beaucoup se contenteraient.

Il s'en contente aussi, probablement, car ce savant est un modeste, qui n'a jamais cherché, hors de son métier, les succès bruyants où se complaisent les ambitions de certains maîtres. [Il avait grandi dans l'Université; il a voulu mûrir et vieillir là où il avait grandi; c'est un professeur, dont l'unique souci est de bien professer.

Ancien élève de l'Ecole normale, M. Emile Gebhart a passé par l'Ecole d'Athènes et, bien qu'un proverbe (faux comme la plupart des proverbes) affirme que nul n'est prophète en son pays, il a été un peu prophète dans le sien : on l'avait installé de bonne heure en l'une des principales chaires de l'université de sa ville natale, et c'est là — comme professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Nancy — que M. Emile Gebhart commença d'attirer sur ses travaux l'attention du monde savant. L'agrément de sa parole, l'originalité de son enseignement, la haute valeur de ses premiers ouvrages, le désignaient pour un poste encore plus haut : à quarante ans, il était appelé, pour y occuper la chaire de littérature méridionale, à la Faculté des lettres de Paris. Voilà juste un quart de siècle qu'il occupe cette chaire et qu'un public d'année en année plus nombreux vient l'y applaudir.

M. Emile Gebhart entretient ses auditeurs, cette année, de Dante et de Machiavel : deux leçons par semaine sur des sujets qui n'ont rien de très actuel et qu'aucune mode ne désigne à nos préférences. Les habitués de la Sorbonne savent cependant que, si l'on veut trouver, ces deux jours-là, un peu de place sur les



M. Gebhart faisant son cours à la Sorbonne. — Croquis d'après nature de Malteste.

banquettes de l'amphithéâtre Turgot, il faut y venir de bonne heure...

Assis derrière le gros livre qu'il commente, le professeur parle lentement, d'une voix profonde, à la fois rauque et douce. Sa leçon a l'attrait d'une conversation familière; et l'homme lui-même a, si l'on peut dire, la figure de sa conversation : sous un crâne rond tout chauve, une face large tronde aussi, barrée d'une moustache grise de vieux soldat et plantée sur de robustes épaules; et sous l'arcade sourcilière un peu forte, la petite flamme d'un œil rieur et bon. Supprimez cette moustache et voilà la tête de soldat devenue tête de moine, d'un moine charmant qui aurait sur les choses et les hommes des temps passés toutes sortes d'histoires délicieuses à raconter.

Il parle de Dante et de Machiavel. Mais, de ces vieux textes, il excelle à dégager des idées générales qui n'ont point d'âge et des leçons de sagesse très modernes... Il est surtout charmant dans l'anecdote. Personne n'en sait plus que lui et ne les conte mieux. Et c'est pour cela qu'il y a toujours tant d'auditeurs aux soutenances de thèse de doctorat quand M. Emile Gebhart est du jury. M. Gebhart n'a point, en effet, comme certains membres de ces aréopages, la coquetterie d'en « remonter » au candidat docteur qu'il écoute; il se dit qu'il y a bien des chances pour qu'un homme très instruit, qui a consacré plusieurs années de sa vie à faire un livre, en sache beaucoup plus, sur le sujet qu'il a traité, que les maîtres qui l'examinent. Alors, au lieu de présenter des objections, il raconte des histoires, et c'est un régal pour tout le monde.

Car M. Emile Gebhart raconte comme pas un ces histoires-là. Il les a généreusement semées à travers une dizaine de volumes dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre : dans ses *Essais sur l'art antique*, dans son *Rabelais*, dans ses *Origines de la Renaissance en Italie*, dans son *Italie mystique*, un livre admirable; dans *Moines et Papes*, dans ses *Conteurs florentins du moyen âge*... je ne cite que les plus connus. Cette riche et obscure période de la Renaissance en Italie, en France, en Espagne, a eu en M. Gebhart un historien dont on ne surpassera point l'érudition, la clairvoyance et la verve. Il l'a étudiée en savant, il la sent en artiste, et c'est en moraliste qu'il la raconte.

Il y a dix ans, l'Académie des sciences morales et politiques lui offrait un de ses sièges; le voilà donc deux fois de l'Institut.

On se souvient de la façon brillante dont sa seconde

victoire y fut remportée. Le fauteuil d'Octave Gréard était vacant : il se présenta pour l'occuper et toutes les candidatures, aussitôt, s'effacèrent devant la sienne. L'élection de M. Emile Gebhart à l'Académie française fut donc la plus heureuse des candidatures; elle n'a pas d'histoire. Personne ne s'en plaindra, pas même M. Gebhart, historien.

EMILE BERR.

## NOTES ET IMPRESSIONS

Les événements et les questions du jour prennent dans nos discussions une importance sans rapport avec la vérité des choses et les intérêts du pays.

GUIZOT.

Aujourd'hui il faut être Grec ou Turc pour oser se déclarer la guerre.

GÉNÉRAL LAMBERT.

L'honneur, c'est la pudeur virile.

ALF. DE VIGNY.

A voyager seul en pays inconnu, sans but précis, toutes les pensées petites s'effacent.

H. TAINÉ.

Paris est le meilleur lieu du monde pour y passer et le pire pour y vivre.

O. FEUILLET.

Que fait un Français? Il dit du mal d'un autre Français.

RUDYARD KYPING.

Les actifs ne parlent guère.

JEAN AICARD.

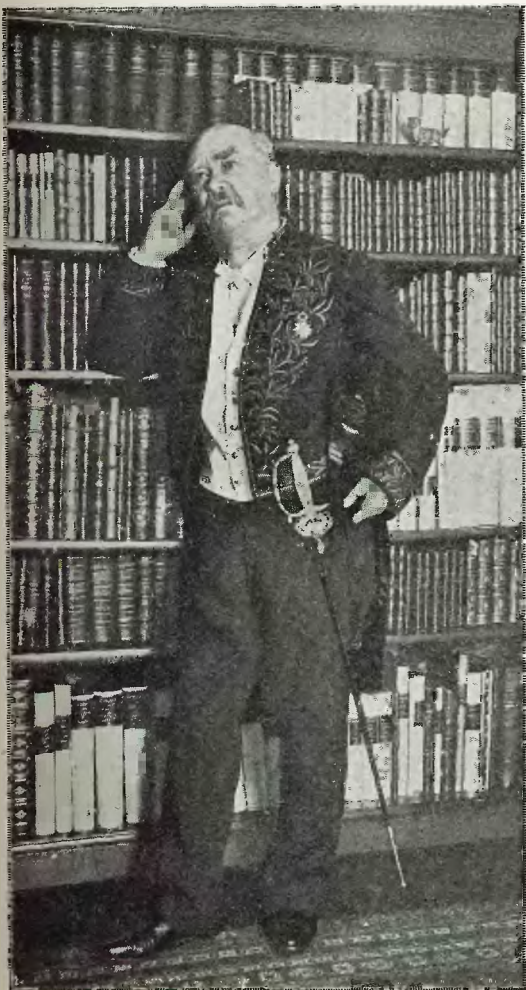
Quand nous commettons un petit mal dans l'espoir d'un grand bien qui en peut sortir, nous ne sommes certains que du mal que nous aurons fait.

J.-P. HEUZEY.

La guerre n'est pas plus une école de vices que la paix une école de vertus; l'une ou l'autre vaut ce que valent le peuple et ses chefs.

Les faits et les dates sont le squelette de l'histoire; les mœurs, les idées, les intérêts en sont la chair et la vie.

G.-M. VALTOUR.

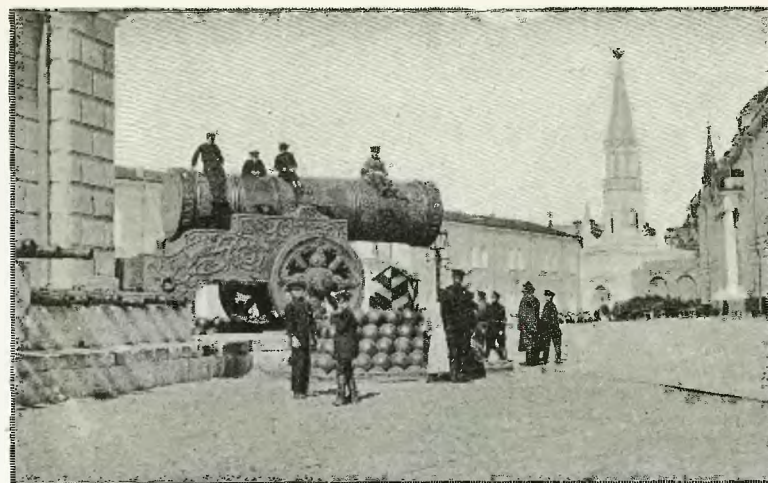


M. Gebhart en habit d'académicien.





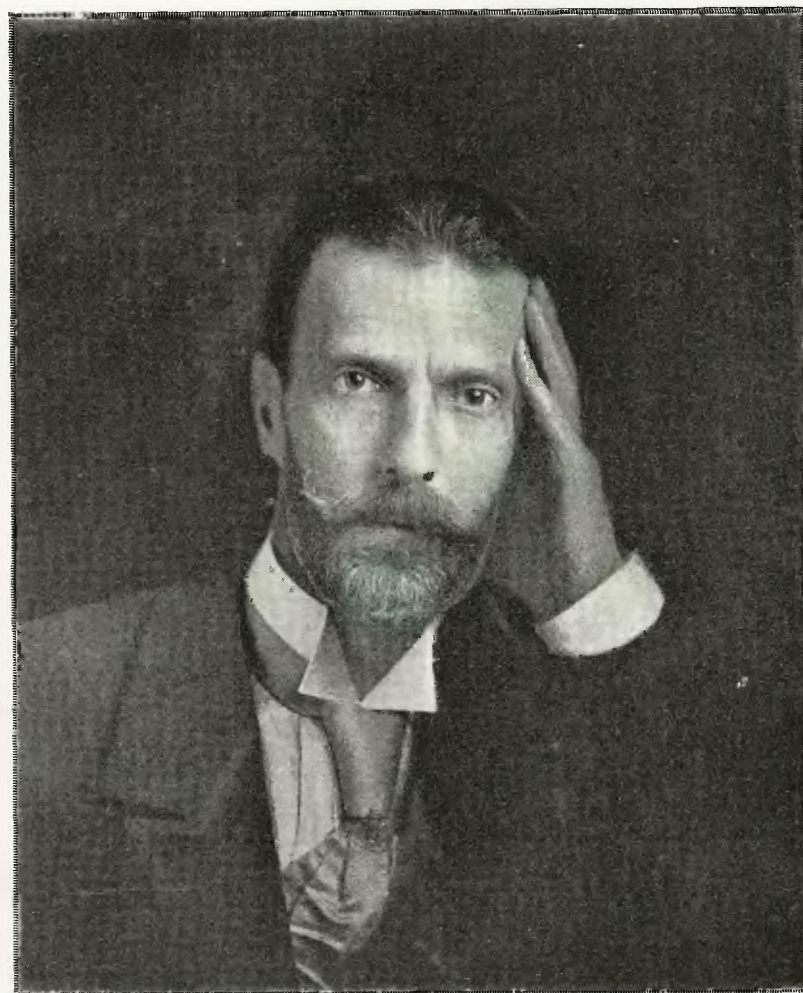
Le Petit Palais qu'habitait, au Kremlin, le grand-duc Serge, depuis qu'il avait abandonné le gouvernement général de Moscou.



La place du Sénat, où a eu lieu le meurtre.  
Au fond, la porte Nikolsky : au premier plan, le « tsar des canons ». — Phot. Eastman Kodak



La grande-duchesse Elisabeth, née le 20 octobre 1864, veuve du grand-duc Serge, sœur de l'impératrice de Russie.



Le grand-duc Serge Alexandrovitch, né le 29 avril 1857, assassiné au Kremlin le 17 février 1905.



Le monastère de Tchoudov ou des Miracles, au Kremlin, où ont été transportés les restes du grand-duc Serge, et où ils doivent être inhumés,





**LE MEURTRE DU GRAND-DUC SERGE SUR LA PLACE DU SÉNAT, DANS L'ENCEINTE DU KREMLIN DE MOSCOU**

D'après un croquis pris d'un point situé près du « tsar des canons » (Voir le plan, page 120). A gauche, l'arsenal; à droite, le Sénat. — Au fond, la porte Nikolsky près de laquelle on arrête le meurtrier.

*Il aurait fallu un hasard bien extraordinaire pour qu'un photographe se trouvât sur la place du Sénat au moment précis de l'explosion de la bombe qui a tué le grand-duc Serge. La scène tragique a eu pourtant de nombreux témoins. L'un d'eux, dont le journal anglais le Daily Telegraph a publié le récit, a pu fournir à notre dessinateur-correspondant à Moscou deux croquis que celui-ci n'a eu qu'à mettre au net et que nous reproduisons ici tels que nous les avons reçus.*



**LES RESTES DU GRAND-DUC SERGE TRANSPORTÉS SUR UNE CIVIÈRE AU MONASTÈRE DE TCHOUDOV**

(Voir l'article, page 120.)



Grand Palais, porte Taimitsky.

Cathédrales.

Tour d'Ivan Veliky.



LE KREMLIN DE MOSCOU VU DE

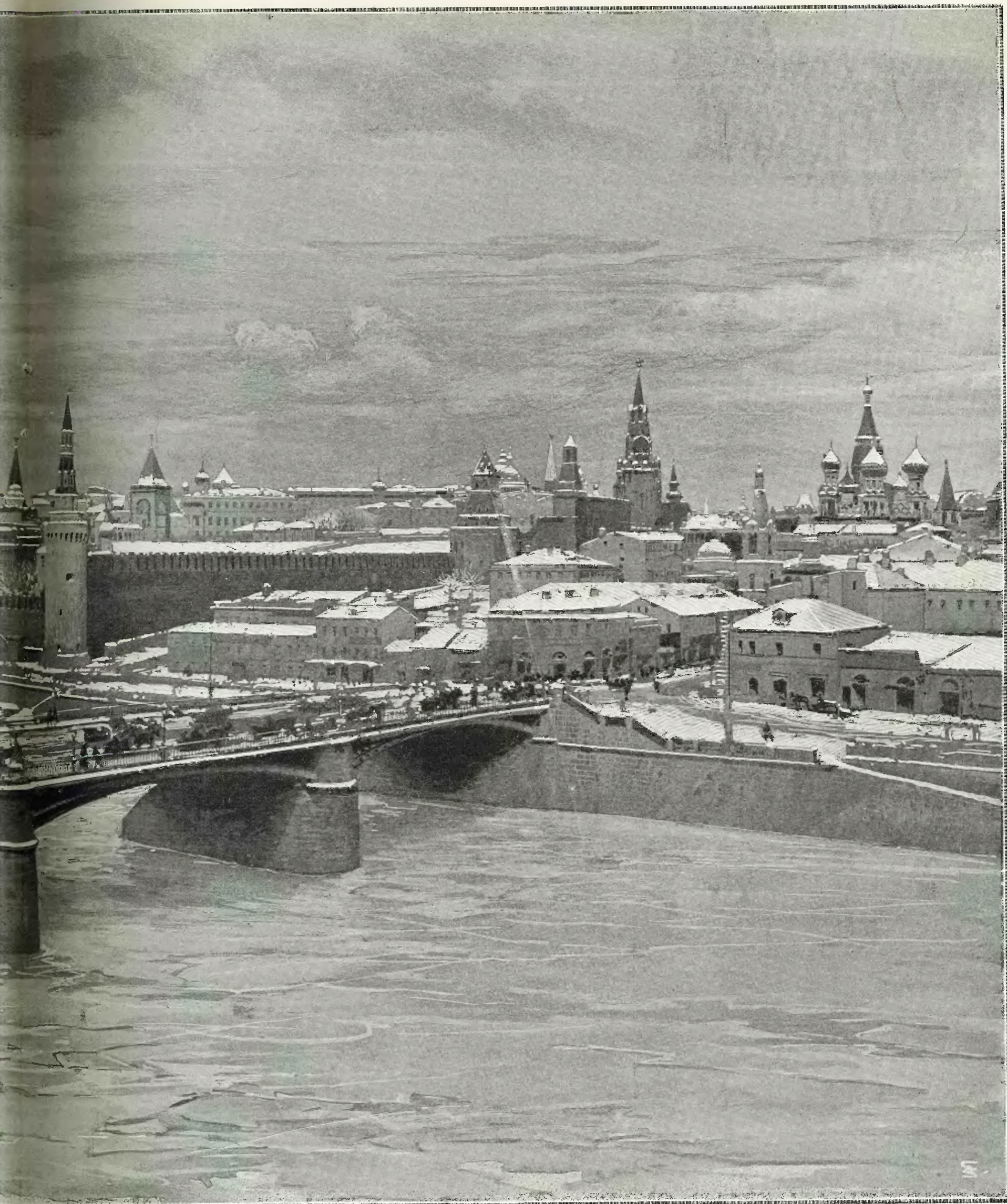


Monastère de Tchoudov et Petit palais.

Monastère de l'Ascension.

Tour de Spassky.

Eglise du vénérable Basile.



E LA RIVE DROITE DE LA MOSKVA



## LE MEURTRE DU GRAND-DUC SERGE AU KREMLIN DE MOSCOU

Depuis les événements du 22 janvier à Saint-Petersbourg, suivis d'autres journées non moins tragiques à Moscou et à Varsovie, on pouvait s'attendre, dans cette Russie où les terroristes guettent toutes les occasions d'agir, aux pires attentats politiques. Que la famille impériale fût directement menacée, ce n'était douteux pour personne. C'est le grand-duc Serge, oncle de l'empereur, qui a été frappé dans l'enceinte même de l'antique Kremlin, sanctuaire et forteresse de l'autocratie russe.

Nous donnons du Kremlin, prodigieuse acropole de 2 kilomètres de tour, assemblage énorme de palais, de cathédrales et de casernes, de tours, de flèches et de coupes surmontées d'aigles ou de croix, une vue d'ensemble particulièrement suggestive, prise du quai de la rive droite de la Moskva, près du pont de Moskvoretski. La neige du long hiver russe estompe un peu les silhouettes infiniment variées, éteint l'or toujours neuf des coupes bulbeuses. Vers le ciel bas et nuageux pointe plus haut que tous les autres clochers celui d'Ivan Véliky, qu'éleva en 1600, le tsar Boris Godounof.

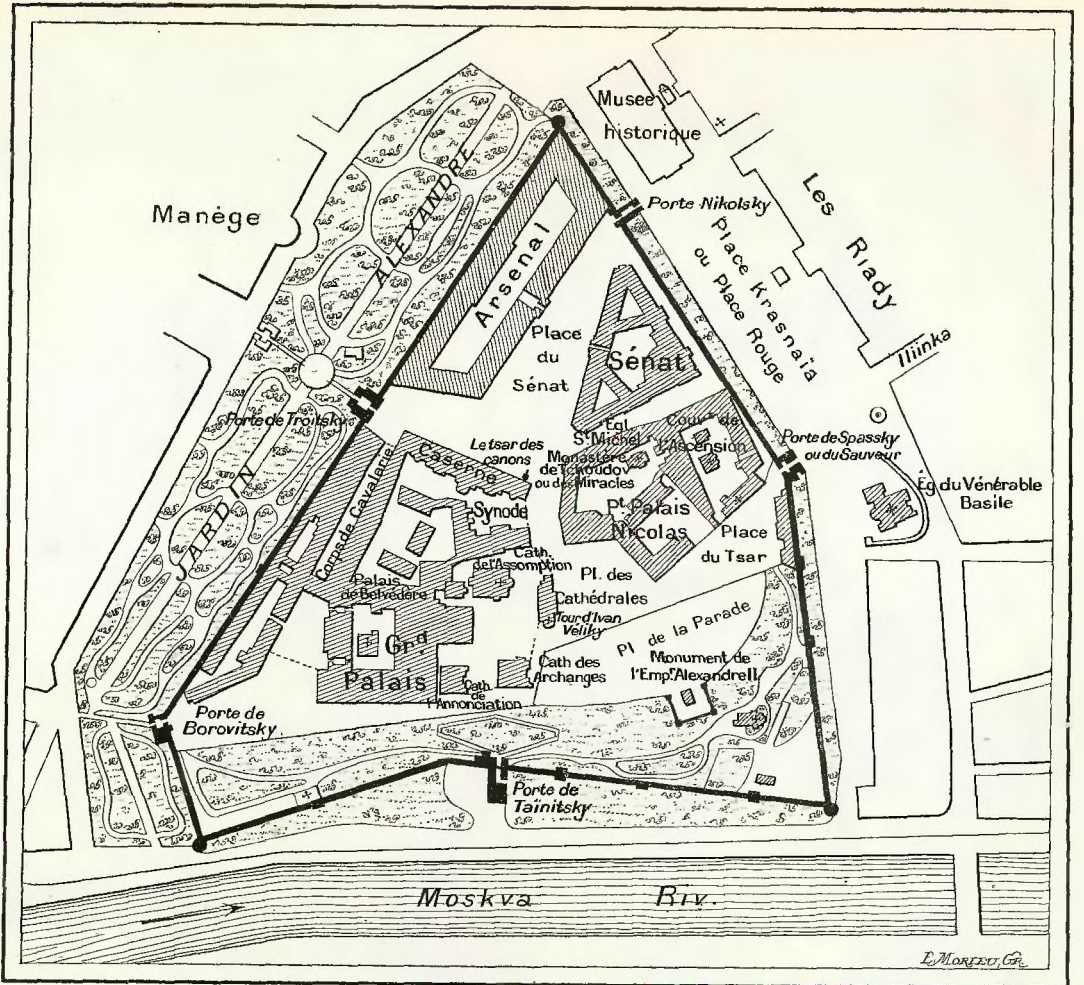
C'est aussi le tsar Boris Godounof et cette époque de luxe et de splendeur, de meurtres et de révoltes, qu'évoque le très rare portrait du malheureux grand-duc Serge dont nous donnons une belle reproduction en première page.

On connaissait déjà les somptueux costumes anciens que le tsar Nicolas II et l'impératrice se plaisaient, il y a deux ans (avant la guerre et avant les émeutes), à revêtir pour certaines fêtes de la cour. C'est dans les mêmes circonstances que l'oncle de l'empereur porta ces riches vêtements de soie blanche et d'hermine qui donnaient à ce prince, de stature élégante, mais dont la physionomie était si naturellement triste et songeuse, l'aspect d'un Hamlet du Nord.

Les portes du Kremlin sont continuellement ouvertes et la circulation y est toujours libre, mais ce n'est pas un lieu de passage et la place du Sénat, notamment, est presque toujours déserte, sauf du côté de la caserne, où se trouve le « tsar des canons », fondu en 1586, et qui pèse 30.000 kilos. C'est à ce point qu'arrivait, quand l'explosion de la bombe se produisit, le témoin oculaire à qui nous devons les deux croquis reproduits page 117 et dont voici le récit :

« La place du Sénat était déserte et offrait un aspect mélancolique au moment où j'y entrais, c'est-à-dire un peu avant 3 heures. La neige était sale, le temps sombre; quelques hommes étaient occupés à racler les trottoirs pour en ôter la glace. Je n'avais rien remarqué d'anormal et n'avais même pas fait attention à la voiture du grand-duc qui pourtant devait avoir passé à côté de moi. Tout à coup, comme j'arrivais près de la caserne, je fus comme assourdi et ahuri par une formidable explosion. Le trouble que me causa la commotion ne dura qu'une fraction de seconde. Dès que j'eus retrouvé ma présence d'esprit, j'aperçus une sorte de colonne jaunâtre s'élevant du sol, tandis qu'à mon oreille arrivait un bruit de verre cassé du côté de l'arsenal. A ce moment quelques personnes parurent sur la place. Je les voyais regarder, puis courir vers quelque chose dans la neige. Je hâtai le pas et aperçus le devant de la voiture traîné par un cheval mourant. L'impression était affreuse comme celle d'un cauchemar. Quelques autres personnes firent leur apparition au bout de la place et accoururent vers nous : « Qu'y a-t-il ? — Le grand-duc a été tué par une bombe ! — Qui l'a tué ? — Les étudiants. — Attrapez les assassins ! A mort les assassins ! Arrêtez les étudiants ! »

» Peu après arrivèrent les agents de police accompagnés de plusieurs agents secrets



Plan du Kremlin de Moscou.

C'est sur la place du Sénat qu'a eu lieu le meurtre du grand-duc Serge.

chargés spécialement de veiller à la sûreté du grand-duc Serge. Ils se baissèrent; quelques-uns firent le signe de la croix. Entre-temps, près de la porte Nikolsky, des groupes de personnes, composés surtout d'agents de police, faisaient circuler les gens à grand-peine et non sans un certain tumulte. Au centre se trouvait un jeune homme habillé de noir, dont je ne pus voir le visage. Il faisait de grands gestes. Autour de lui on disait que c'était un étudiant, qu'il venait de lancer une bombe. On disait encore l'avoir vu, accompagné de deux autres étudiants; mais une partie de tout ce qu'on disait était de pure invention.

» La police avait formé un cordon autour des débris de la voiture et fit ranger le public, afin de frayer un passage à la grande-duchesse, accourue sans chapeau, un manteau de fourrure jeté sur les épaules. La voici agencueillie sur la neige sale devant les restes de son époux. On l'aperçoit à peine à travers le cordon de police. Bientôt arrivent des officiers et des prêtres, pour faire transporter sur une civière, au monastère de Tchoudov, contigu au Petit Palais et plus proche, les restes du grand-duc rassemblés à grand-peine, tant le corps avait été déchiqueté. Le cocher avait été blessé au dos et à la tête, mais il était resté sur son siège et tenait encore les rênes quand on le descendit pour le porter à l'hôpital...

» Quoique la police entourât l'endroit où avait eu lieu l'explosion, beaucoup de fragments de la voiture et d'objets ayant appartenu au grand-duc ont été ramassés un peu partout et remis aux autorités. La montre en or et la bague de diamant du grand-duc furent trouvées tout près du cadavre. A quelque distance, on trouva une autre bague dont les pierres précieuses avaient été desserties par le choc.

» La poignée de la porte de la voiture avait été lancée à une distance de deux cents pas. Le lendemain, on retrouva dans la neige l'étui à cigares. »



La comtesse de Hohenfelsen, qu'a épousée en 1902, le grand-duc Paul, exilé pour ce fait par Nicolas II.

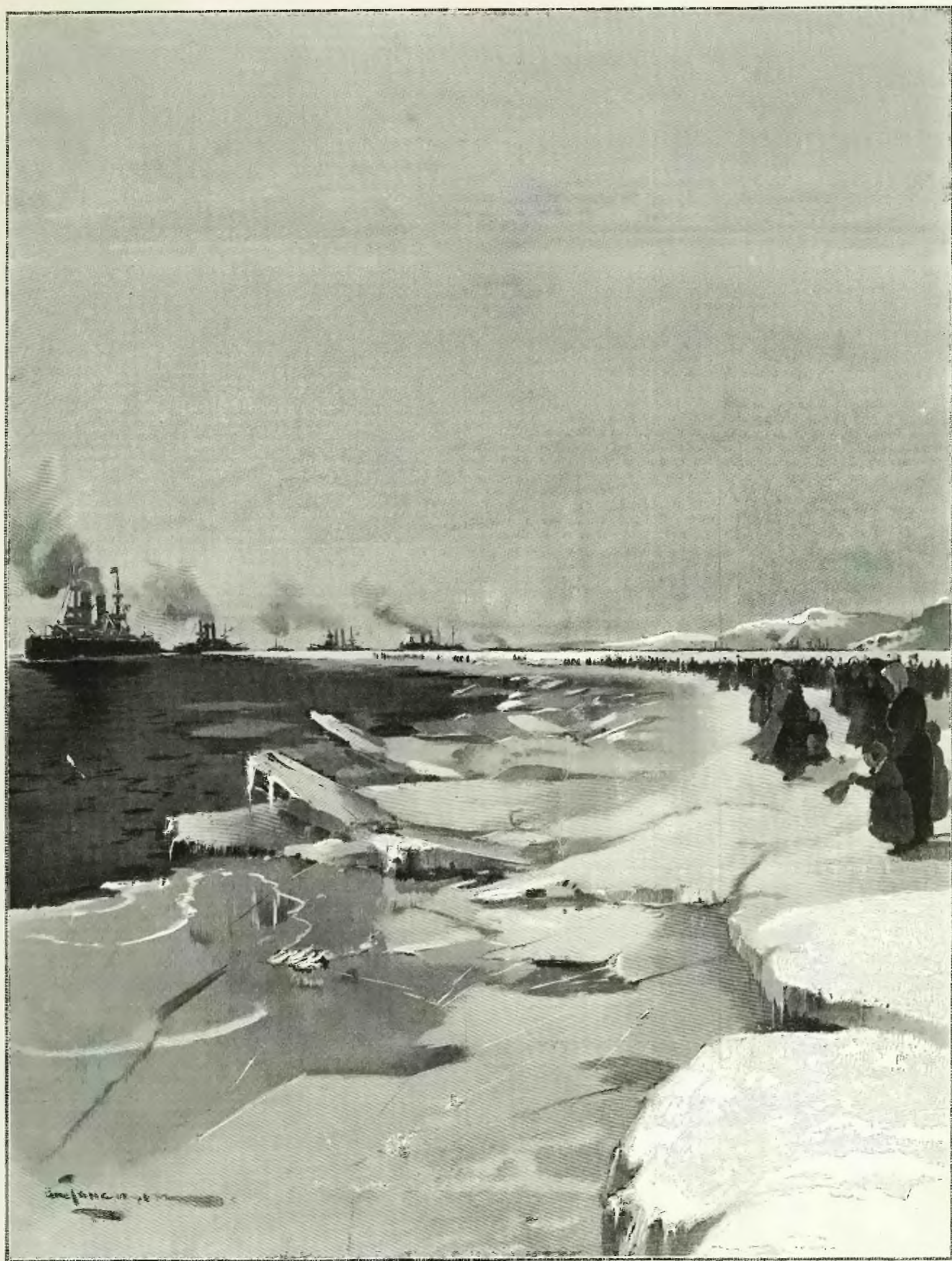
Phot. Boissonnas et Taponnier, Paris.



Le grand-duc Paul Alexandrovitch, né en 1860, frère cadet du grand-duc Serge, qui vient d'être rappelé en Russie et réintégré dans ses titres et grades.

Phot. Boissonnas et Egger, Saint-Petersbourg.





## DÉPART DE LA TROISIÈME ESCADRE DU PACIFIQUE POUR L'EXTRÊME-ORIENT

*La troisième escadre du Pacifique, le croiseur Vladimir-Monomach en tête, a quitté le port de Libau, le 15 février, après qu'un navire brise-glace lui eut creusé un large chenal jusqu'à la haute mer, libre de glaces. Cette escadre, composée de quatre cuirassés : l'Amiral-Praxine, l'Amiral-Seniavin, l'Amiral-Ouchakov, le Nicolas-I<sup>er</sup>, du croiseur-cuirassé Vladimir-Monomach, de trois transports et d'un remorqueur, va rejoindre et renforcer la deuxième escadre actuellement stationnée dans les eaux de Madagascar. Elle a mouillé dans la baie de Skagen (Danemark) le 21 février, pour faire du charbon.*

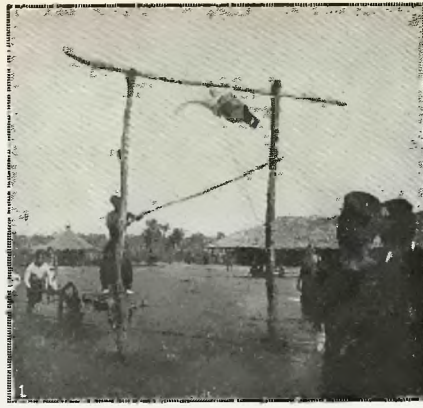




Mille kilos d'ivoire avant le départ pour la vente aux enchères à Brazzaville.



Trois mille kilos de caoutchouc en route pour Brazzaville.



Le jeu du baquet.



Le mât de cocagne.

La perception de l'impôt indigène à Fort-Crampel (1<sup>er</sup> semestre 1904).

Les divertissements officiels du 14 Juillet à Gribingui (Fort-Crampel).

AU CONGO FRANÇAIS. — Photographies prises par M. Gaud.

## UNE GRAVE AFFAIRE COLONIALE

Récemment, M. Toqué, administrateur au Congo français, se trouvant à Paris, en congé régulier, était arrêté en vertu d'un mandat décerné par le juge de paix à compétence étendue de Brazzaville. Ainsi que la nouvelle s'en répandit bientôt, on l'accusait des pires sévices, commis sur des indigènes relevant de son autorité, de complicité avec un autre



M. Gaud (en haut de la photographie) entre deux officiers d'infanterie coloniale.

agent colonial, M. Gaud, contre lequel pareil mandat avait été exécuté auparavant au Congo même.

Le jour de la fête du 14 Juillet, raconté-t-on, à Gribingui (Fort-Crampel), les inculpés, qui étaient ivres, auraient fait « sauter », littéralement, au moyen d'une cartouche de dynamite, un malheureux nègre, pris au hasard dans la foule inoffensive. Quelques jours plus tard, ils auraient décapité un autre indigène, fait bouillir sa tête et servi

le bouillon à ses parents et amis, non prévenus, afin de se procurer le spectacle de leur stupeur quand cette tête leur serait exhibée après le repas. Et là ne se bornerait pas la série de leurs criminels méfaits !

M. Toqué est âgé de vingt-cinq ans ; au sortir de l'Ecole coloniale, il fut envoyé, comme administrateur stagiaire, au Dahomey, où il resta un an et demi environ, sans qu'aucun incident marquât sa gestion ; il y a deux ans qu'il occupe, au Congo, le poste de Gribingui.

M. Gaud, commis de seconde classe des affaires indigènes, est un ancien élève en pharmacie. Ainsi que sa correspondance en fait foi, il s'occupait beaucoup d'observations scientifiques, notamment sur les causes de la maladie africaine dite « maladie du sommeil ».

Les actes de cruauté imputés à ces fonctionnaires coloniaux sont tellement abominables qu'on hésite à les tenir pour exacts, malgré le caractère affirmatif de divers témoignages. C'est d'ailleurs à la justice locale, devant laquelle les accusés vont comparaître (M. Toqué s'est embarqué à Bordeaux à destination du Congo), qu'il appartient de faire la lumière et, le cas échéant, de départir les responsabilités.

Aux portraits des agents mis en cause, nous joignons la reproduction de quelques documents assez curieux : ce sont des photographies exécutées par M. Gaud, pendant son séjour au Congo. Deux d'entre elles représentent : 1<sup>o</sup> les noirs payant, à Fort-Crampel, leur impôt en ivoire du premier semestre de 1904, que l'administrateur était chargé de percevoir et d'expédier à Brazzaville, où la matière devait être vendue aux enchères ; 2<sup>o</sup> un convoi de nègres portant à cette destination l'impôt en caoutchouc. Deux autres photographies montrent des indigènes se livrant aux jeux habituels, celui-ci grimant au mât de cocagne, celui-là essayant de renverser le baquet ; inoffensives réjouissances de cette fête du 14 Juillet que des représentants de la France et de la civilisation auraient, d'autre part, célébrée d'une façon si barbare.

## LES OBSEQUES D'ADOLF MENZEL

Les obsèques du célèbre peintre allemand ont eu lieu, le 13 février, à Berlin, avec une grande solennité. Suivant le programme réglé par l'empereur lui-même, on avait transporté d'avance au Vieux-Musée le cercueil de Menzel, auprès duquel une compagnie des grenadiers de Potsdam montaient une garde d'honneur. C'est de là que le cortège funèbre est parti pour se diriger, par les principales rues de la ville, vers le cimetière de la Trinité, après une cérémonie à laquelle assistait le souverain, entouré des grands corps de l'Etat, des membres de l'Académie des beaux-arts et des délégations de toutes les sociétés artistiques. Guillaume II a suivi à pied le char jusqu'à son passage devant le château royal, où il a pris congé, la tête découverte, du peintre national de Frédéric et de la vieille armée prussienne.

## Documents et Informations.

## LA PRODUCTION D'OR DANS LE MONDE.

En 1904, s'il faut en croire un journal américain toujours très bien informé, la production de l'or dans le monde a atteint la somme de 1.769 millions de francs : soit environ 120 millions de plus que l'année dernière. C'est même un peu plus que l'année 1899, qui détenait jusqu'à ce jour le record de la production.

Les Etats-Unis, dans ce total, entrent environ pour le quart de la production, ainsi que la Transvaal et l'Australasie. Le quatrième quart revient au Canada, au Mexique, à la Russie et à quelques autres pays petits producteurs.

Tandis que la production du Klondyke canadien, sur lequel on avait fondé tant d'espérance, va baissant de plus en plus, la production du Transvaal se relève rapidement et laisse prévoir un considérable accroissement.

Vraisemblablement, l'année prochaine atteindra le beau chiffre d'une production de 2 milliards.

## POUR COMBIEN DE TEMPS RESTE-T-IL DE LA HOUILLE EN ANGLETERRE ?

La commission royale nommée en 1901 pour enquêter sur les réserves de houille existant encore en Angleterre vient de déposer un rapport d'où il résulterait que le sol britannique renferme encore 100.914 millions de tonnes de houille. Cette provision pourra durer très longtemps, surtout si l'on développe l'emploi des méthodes économiques et si l'on réduit les gaspillages qui, actuellement, sont énormes. On perd beaucoup de force avec les gaz inutilisés qui s'échappent des hauts fourneaux, par exemple ; et l'on en perd beaucoup à employer la houille dans la machine à vapeur au lieu d'en extraire le gaz et d'utiliser celui-ci dans le moteur à gaz. Si l'on développe les moteurs à gaz et si on les perfectionne encore, on tirera un parti plus avantageux de ce qui reste de houille. La consommation de houille ayant été de 167 millions de tonnes en 1903, l'Angleterre renfermerait

## LE MONOPOLE DE L'ALCOOL EN SUISSE.

Les partisans du monopole de l'alcool par l'Etat présentent ce système comme étant en même temps une bonne affaire et une mesure d'hygiène.

Ce qui se passe en Suisse, où le monopole est établi depuis bientôt vingt ans, peut nous montrer ce qu'il faut penser de ces affirmations.

Sur le premier point, il n'y a guère à discuter, et il est manifeste que le monopole de l'alcool n'a pas été pour la Suisse une mauvaise affaire. De 1887 à 1903, l'excédent des recettes sur les dépenses a été de 98 millions et demi environ ; ce qui donnait, en 1887-1888, près de 5 millions, et en 1903, 6.352.000 francs de bénéfices.

Mais le second point apparaît comme fort discutable. Jusqu'en 1901, il sembla que la consommation de l'alcool baissait de plus en plus : de 6 litres 27 par tête en 1890, elle tombait progressivement à 3 litres 80 en 1901. Le résultat était admirable.

Voici toutefois que la consommation se met à remonter : en 1902, elle est de 3 litres 87, et en 1903, de 4 litres 20.

Provisoirement gênés par la façon du monopole, les buveurs semblent maintenant s'y être adaptés. Il ne faut donc pas se hâter de conclure sur le rôle bienfaisant du monopole au point de vue de l'hygiène.

## LE CHÊNE PORTE-GUI DE VERSAILLES.

Un mot encore — le dernier sans doute — sur la question des chênes porte-gui. Nos lecteurs parisiens nous sauront gré de leur signaler un chêne de cette espèce qui se trouve très à portée de leur vue. Ce chêne nous est indiqué par M. E. Lefebvre, de Versailles, et se trouve à Versailles, dans le parc même. C'est un arbre de belle taille, qui se trouve presque en bordure de l'allée circulaire qui entoure le bassin de l'Encelade, du côté nord par rapport au groupe central du bassin. Ce chêne porte du gui depuis plus de vingt-cinq ans, et un de ses voisins, plus jeune, se met à imiter son exemple.



Guillaume II

Les funérailles du peintre Menzel à Berlin.



M. Toqué. — Phot. Rives.



MORTALITÉ ET MORBIDITÉ COMPARÉES  
DES ISRAËLITES.

Un médecin d'Amsterdam, M. B.-H. Stephan, vient de se livrer à une comparaison fort intéressante de la fréquence des maladies et de la mortalité chez les israélites et chez les populations qui les entourent.

D'une façon générale, le fait curieux que cette étude met en évidence, c'est que la mortalité des israélites est faible. A Amsterdam, elle n'est que de 12 0/00 au lieu de 17 chez le reste de la population; à New-York, la mortalité des émigrants russes ou polonais, israélites pour la plupart et fort misérables, est moitié moindre de celle des autres nationalités. Et cependant ces émigrants habitent les quartiers les plus malsains.

Les mort-nés sont également, chez les israélites, moins nombreux que chez les chrétiens. A Amsterdam, on en trouve chez les premiers 33,4 pour 1.000 naissances, alors que la proportion, pour la ville entière, est de 47.

Relativement à la morbidité, la façon dont les israélites résistent à la tuberculose est très remarquable. A New-York, les Slaves ont une mortalité 3 ou 4 fois moindre que les autres nationalités. En Algérie et en Tunisie, on a observé que la tuberculose était très rare chez les israélites, et l'on a expliqué ce phénomène par les habitudes de rigoureuse propreté observées dans les intérieurs.

Par contre, et cette particularité a été notée bien souvent, les israélites paraissent très prédisposés aux affections nerveuses proprement dites, à la surdi-mutité et à la cécité congénitale: ce que l'on a essayé d'expliquer par la fréquence des mariages consanguins.

Ajoutons — ce qui peut jeter une certaine lumière sur ce qui précède — que le divorce est beaucoup plus rare chez les israélites que chez les catholiques et les protestants, et que la femme juive est surtout réfractaire au divorce. Sur 100 jugements, 15 avaient été prononcés à la requête d'une femme chrétienne, et 3,5 seulement à la requête d'une femme juive.

## UN CONCOURS DE POULES.

Un concours de poules a eu récemment lieu en Australie: il a duré une année entière, ce qui est un délai plus long que celui qu'on accorde — ou impose — aux candidats aux écoles les plus difficiles qui puissent offrir aux humains un mirage qui d'ailleurs, comme les autres mirages, est souvent trompeur. Le but du concours, c'était simplement d'établir quelle race de poules est la meilleure pondreuse. Et si l'on a fait durer ce concours si longtemps, c'était pour que les bêtes puissent faire leurs preuves durant la mauvaise saison aussi bien que durant la bonne et pour exclure la possibilité de l'emploi de stimulants artificiels, ayant une action temporaire.

Les poules concurrentes étaient toutes logées dans les mêmes conditions exactement: toutes étaient nourries de la même manière. On tenait compte toutefois des différences dans la quantité de nourriture absorbée, certaines races étant plus voraces que d'autres. Enfin, toutes les concurrentes étaient placées dans les conditions les plus favorables et les coqs étaient soigneusement exclus. Pendant une année entière, par conséquent, les poules vécurent dans le célibat.

Le résultat du concours, le voici:

Premier prix: un groupe de poules Wyandotte argentées. Ce groupe donna une moyenne de 218 œufs par poule pour l'année complète. Les poules en question étaient les filles d'un groupe qui, l'année précédente, avait donné 214 œufs en moyenne. Elles étaient de petite taille plutôt et peu voraces. Des six poules de ce groupe, un amateur a offert 1.250 francs, mais en vain. Un groupe de poules a reçu une forte récompense: c'est un groupe de leghorn brunes. Elles ont fourni 200 œufs chacune et cette espèce est fort avantageuse en ce qu'elle mange la moitié de ce qu'il faut aux autres.

Les résultats principaux du concours sont les suivants, d'après un expert qui a suivi les opérations. C'est, d'abord, que le maïs est un excellent aliment pour les poules. Puis, que l'absence des coqs est très recommandée: les coqs gênent la ponte, au lieu de la stimuler. En troisième lieu, les poules pondent plus quand elles sont réunies en petits groupes, que lorsqu'on les accumule en grandes troupes. Enfin, dit l'expert, les races asiatiques se sont montrées des couveuses tout à fait supérieures.

Notons que si la dépense en nourriture a été de 122 livres et le prix de vente des œufs de 373 livres, il ne faudrait pas conclure que le bénéfice a été de 251 livres. Il faut tenir compte du prix d'achat des poules, de la valeur de la terre, de la dépense en enclos, poulaillers, etc.

Mais ceci est une autre affaire. Ce qu'il faut retenir, c'est la valeur de la wyandotte argentée comme pondreuse et celle de la leghorn.

## Mouvement littéraire.

*Le Pêché de la Morte*, par Maxime Formont (Lemerre, 3 fr. 50). — *La Maison des Danses*, par Paul Reboux (Calmann-Lévy, 3 fr. 50). — *Les Amants du Passé*, par Jean Morgan (Plon, 3 fr. 50). — *Emancipées*, par Alphonse Georget (Lemerre, 3 fr. 50). — *Le Droit au Bonheur*, par Camille Lemonnier (Ollendorff, 3 fr. 50).

## Le Pêché de la Morte.

M. Maxime Formont expose, dans son roman, un curieux cas de conscience. Savinien de Méréglisse est plongé en un profond désespoir, parce qu'il a perdu sa femme adorée, la petite comtesse Française. Malgré sa mère qui le veut ramener chez les vivants, il persiste à vivre avec la morte. De quelle façon le tirer du lac noir où il est tombé? Dans son château, une douce jeune fille, M<sup>lle</sup> de Fleuriel, fait son apparition. Une invincible sympathie les rapproche, mais comment l'épouserait-il? Peut-il violer le serment fait à la petite défunte? Lèvera-t-on son scrupule? La comtesse Française, en son délire, avant d'expirer, avait prononcé le nom de Pierre Anfrey, un ami de Savinien. Et ledit Pierre avait été surpris, par M<sup>me</sup> de Méréglisse, la mère, à baisser dévotement le front de la morte. Hélas! un jour, dans un moment de solitude et d'abandon, la comtesse Française s'était donnée pour quelques minutes seulement à l'ami de son mari. M<sup>lle</sup> de Fleuriel déperit d'amour; Savinien, sous le poids de son serment, marche à la folie. L'aveu de Pierre peut seul les sauver. Mais doit-il avouer? Après de longues hésitations et en toute conscience, il le fait. En avait-il le droit? Oui, dit M. Formont, puisque cette solution est celle de son roman. Non, répondons-nous, car le secret n'était pas seulement le sien. Rien ne l'autorisait à souiller le tombeau et le souvenir de l'amie. De plus, il nous est impossible d'admettre la façon dont il éclaire, sur une faute aussi passagère, Savinien de Méréglisse. C'est lui-même qui fait à son ami la terrible révélation. N'eût-il pas été préférable qu'il usât d'un intermédiaire? Et en quels termes le complice de la comtesse Française s'exprime devant Savinien! « C'est une femme qui en était indigne, indigne, entends-tu (de ton serment). »

Maintenant, le roman est passionnant, écrit par une plume des plus expertes. M. Formont a dénoué le cas de conscience comme quelques autres peut-être l'auraient fait: c'est en casuistique surtout qu'il y a autant d'avis que de têtes.

## La Maison des Danses.

La danse, l'amour et la jalousie: voilà trois choses fort espagnoles et qui remplissent le volume de M. Reboux. Ramon tient un cabaret de Séville, où des ballerines se livrent avec art à leurs exercices aimés. L'une d'elles, la plus jeune, les des passe toutes, par la souplesse et par l'enchantement de ses mouvements; Ramon l'épouse. Mais l'enfer du soupçon entre dans son cœur et y établit ses feux. Un beau jour, n'en pouvant plus, craignant tout, jusqu'au vol d'une mouche, il quitte Séville pour Cadix. Toute sa fortune repose sur sa femme, fort belle et divinement habile sur les planches. Mais il préfère la misère à l'exhibition de la délicieuse Estrellita. Cependant un pêcheur de la côte en tombe amoureux; et, sous le soleil de là-bas, l'amour est violent. Ce pêcheur, Benito, surprend un jour Estrellita en conversation avec son jeune frère, à lui, Luisito. Dans sa rage, il les tue tous les deux à coups de couteau. Peu s'en faut qu'il n'envoie les rejoindre dans la mort le mari, Ramon. Peut-être la fin du roman choit-elle un peu trop dans le drame. N'oublions pas cependant que nous sommes en Espagne, où le couteau, en amour, fraternise avec la guitare et la mandoline. Toutes les inquiétudes de la jalousie sont parfaitement détaillées dans

Ramon, et toutes ses fureurs dans Benito. Ce qui séduit dans la *Maison des Danses*, c'est l'ample poésie; nous avons là une œuvre de poète autant que de romancier. M. Paul Reboux, avant d'écrire des histoires, a publié des vers; c'était une excellente préparation. Au fond il n'y a de bons romanciers, d'excellents historiens et même des critiques que ceux-là qui, en leur jeunesse, ont rythmé leurs phrases et se sont exercés au jeu des rimes harmonieuses.

## Les Amants du Passé.

Jean Morgan est une femme; n'en doutons pas. Pourquoi n'arbore-t-elle pas franchement les dentelles féminines et se cache-t-elle sous un déguisement masculin? Ce qu'on peut reprocher à son roman, c'est le début un peu long. Mais une fois ses deux personnages principaux bien posés, tout marche à souhait. M<sup>me</sup> de Nangis, mariée à un austère magistrat, fort peu aimable et qui l'a épousée par ambition, pour sa fortune et ses relations de famille, se rappelle un ami d'enfance et de première jeunesse, avec lequel elle a joué au jeu innocent du petit mari et de la petite femme. Dans une villégiature, elle le rencontre; celui-ci, ému par ses charmes, se rappelle le doux passé et lui tend des pièges où elle finit par tomber. Du reste, dans leurs entours, tout les pousse à l'amour. Ce ne sont partout que flirts et compromis avec la loi morale; chacun et chacune suivent sans vergogne le principe du droit au bonheur. Comment ne pas se laisser influencer par un tel milieu? Mais, au sein du plaisir, une mélancolie finit par les envelopper, et par mettre de l'amertume dans leur bonheur. Ne sont-ils pas obligés au mensonge, à l'hypocrisie? Est-ce qu'un monde implacable n'est pas là pour les surveiller et souvent pour les séparer. Au déclin des jours, au déclin de l'année surtout, une immense tristesse s'empare d'eux après les premiers enchantements. Peut-être goûteraient-ils une joie sans mélange s'ils s'en allaient, loin des foules, dans le petit coin de Bretagne où ils ont passé leur adolescence et se sont tout d'abord adorés. Ne redeviendront-ils pas enfants, sans souci, sans ombre dans leur lumière, parmi les objets d'autrefois? Emportés comme par la folie, ils partent pour retrouver leur Ploet et la vieille maison. Mais quelle désillusion! Rien ne peut leur rendre ce qu'ils étaient quinze ans auparavant. Ils aperçoivent nettement leur erreur. Ce qu'ils avaient idolâtré, ce n'était pas leur présent, leurs êtres actuels, mais leur passé et leurs personnes d'enfance et de jeunesse. Or, rien ne pouvait les faire revivre, pas même l'habitation dans les lieux familiers. Aussi se séparent-ils désenchantés. Cette thèse de M<sup>me</sup> Morgan, dont j'aime le talent, est peut-être un peu subtile et s'accommode peu de la bonne nature. Ce qui fait le charme de son volume, c'est qu'il nous livre l'âme de la femme, sans aucune retraite inaperçue. De nombreux personnages accessoires, fort bien observés, se meuvent autour des deux principaux. Une poésie merveilleuse enveloppe tout. Rien de délicieux comme la forêt de Marly en été, quand l'air est lumineux, la poussée intense et exubérante, et en automne lorsque les routes « sont ensevelies sous la tombée des feuilles ». Aussi bien que les hommes et les femmes, M<sup>me</sup> Jean Morgan a observé minutieusement les bois et les grandes plaines avant de les peindre.

## Emancipées.

On me dit que le volume de M. Georget est fort goûté. D'une plume honnête et vive, l'auteur y flagelle certains types d'arrivistes comme son Philomathe, un jeune médecin sans pudeur, et dont la seule pensée est de parvenir, même en brisant ceux qui l'aiment et qui l'ont aidé, à l'argent et à la notoriété. Mais où sont les émancipées? J'aperçois deux

charmantes jeunes filles, élevées dans la maison paternelle, attendant, sans aucune coquetterie, l'époux possible. Je sais bien que, remplissant presque tout le livre, Irma ne leur ressemble guère. Après une jeunesse orageuse, elle s'est unie légitimement à un peintre naïf, dont elle fait sa victime. Rien de moins rare que les Irma. Qui se lie à elles par le mariage risque tous les accidents. Si elles s'occupent de la vente des tableaux, elles gardent, dans leur cassette, la moitié du prix: elles forcent le malheureux à un labeur acharné qui ne l'empêche nullement de recevoir, à son domicile, la visite répétée de MM. les huissiers. M. Georget nous a fort bien représenté, dans toute son horreur, le classique ménage d'artiste, ou plutôt de bohème artiste. Fort heureusement, quand elle voit le peintre dans la misère, Irma se retire et lui permet de divorcer. Mais cette femme est-elle une émancipée? Est-ce qu'une émancipée n'est pas celle qui se contente de certains airs légers, quia une certaine façon de relever la tête et de sourire sceptiquement? Ce mot qui garde encore quelque grâce convient-il à l'horrible démon, sans intelligence, sans morale, sans l'ombre de délicatesse féminine, et qui change en enfer la maison qu'elle habite?

## Le Droit au Bonheur.

Cette idée du droit au bonheur qui pointe dans le volume de M. Formont, s'épanouit dans celui de M<sup>me</sup> Morgan et se retrouve, plus ou moins, dans tous les romans, éclate tout particulièrement dans l'histoire que nous raconte, avec son habileté et sa puissante et sûre imagination, M. Camille Lemonnier. Ici point de muscadins, aucun salon, mais la nature toute simple. Une femme du peuple placée entre deux hommes, l'un veule, affaibli par la gourmandise et la paresse, l'autre intelligent, robuste et laborieux, abandonne le premier pour suivre le second. Ce n'est point toutefois sans remords que cela s'accomplit, car rien n'a faussé la droiture de ces gens auxquels est étranger l'art des sophismes.

## E. LEDRAIN.

## ONT PARU:

ROMANS. — *Les Trois Demoiselles*, par G. de Peyrebrune. In-18, Juven, 3 fr. 50. — *La Beauté d'Aleias*, par Jean Bertheroy. In-18, illustré, Flammarion, 3 fr. 50. — *Le Prisme*, par Paul et Victor Margueritte. In-18, Plon, 3 fr. 50. — *La Bayadère*, par Henry Gauthier-Villars. In-18, illustré, Flammarion, 3 fr. 50. — *Complications d'amour*, par Paul Junka. In-18, Tallandier, 3 fr. 50. — *Dans la paix des campagnes*, par Maurice Montégut. In-18, Ollendorff, 3 fr. 50. — *Le Serpent noir*, par Paul Adam. In-18, d<sup>e</sup>, 3 fr. 50. — *Les Revenants*, par André Theuriot. In-18, Lemerre, 3 fr. 50. — *Contre l'impossible*, par Marie-Anne de Bovet. In-18, d<sup>e</sup>, 3 fr. 50. — *Le Préteur d'amour*, par John-Antoine Nau. In-18, Fasquelle, 3 fr. 50. — *Amants et Voleurs*, par Tristan Bernard. In-18, d<sup>e</sup>, 3 fr. 50. — *L'Ecole des vieilles femmes*, par Jean Lorrain. In-18, Ollendorff, 3 fr. 50. — *La Petite Mademoiselle*, par Henry Bordeaux. In-18, Fontemoing, 3 fr. 50. — *Prisonniers marocains*, par Hugues Le Roux. In-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

POÉSIES. — *Le Banc de pierre*, par Georges Boutelleau. In-18, Lemerre, 3 fr.; — *Poésies (1892-1904)*, par François Fabié. In-18, d<sup>e</sup>, 16 fr. — *Horizons*, par M<sup>me</sup> Lucie Delarue-Mardrus. In-18, Fasquelle, 3 fr. 50. — *Les Voix du Cœur*, par Gaston Tournier. In-18, A. d'Espéy, 3 fr. 50. — *Partances*, par Auguste Dupouy. In-18, Lemerre, 3 fr. — *Poèmes de France et d'Italie*, par P. de Nolhac. In-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — *Archiloque*, sa vie et ses poèmes, par Amédée Hauvette. In-8°, Fontemoing, 7 fr. 50. — *Le Sanj de la Méduse*, par Sébastien-Charles Lecomte. In-18, Mercure de France, 3 fr. 50. — *Les Rêves unis*, par Marie et Jacques Nerval. In-18, d<sup>e</sup>, 3 fr. 50.

DIVERS. — *Les Grands Ecrivains scientifiques (de Copernic à Berthelot)*, extraits, introduction, biographies et notes, par Gaston Laurent. In-18, Colin, 3 fr. — *Le Vingtième siècle politique (1904)*, par René Wallier. In-18, Fasquelle, 3 fr. 50. — *La Vraie Religion selon Pascal*, par Sully Prudhomme. In-8°, d<sup>e</sup>, 7 fr. 50. — *Associations et Sociétés secrètes sous la deuxième République (1848-1851)*, d'après des documents inédits, par J. Tchernoff. In-8°, d<sup>e</sup>, 7 fr. — *Egypte et Palestine*, notes de voyages, par A. André. In-18, illustré, Fontemoing, 5 fr. — *Hector Berlioz*, sa vie et ses œuvres, par J.-G. Prodhomme. In-8°, Delagrave, 5 fr.





Phot. Paul Boyer.

LA SAISON SUR LA CÔTE D'AZUR. — M. Massenet et le prince Albert dans le parc du palais ducal de Monaco.

M. Jules Massenet, on le sait, est allé à Monte-Carlo pour les représentations de *Chérubin*. Son séjour dans la principauté n'a pas été celui d'un oisif: cependant, si les soins qu'il a voulu donner lui-même à l'interprétation de sa nouvelle œuvre musicale lui ont pris une bonne partie de son temps, ils lui ont laissé quelques loisirs. C'est ainsi qu'il a pu profiter de l'accueillante hospitalité du prince Albert, qui, en une promenade tout intime, a pris plaisir à lui faire visiter les célèbres jardins du palais ducal de Monaco.

Une véritable merveille, ces jardins étagés, sous un ciel d'une pureté idéale,

jusqu'à la mer d'un bleu intense. leur végétation luxuriante, où les arbres de toutes essences, la flore exotique mêlée à la flore européenne, mettent toute la gamme des verts, où parfois l'épaisseur des frondaisons offre des aspects de forêt vierge.

Certes, le maître avait apprécié les pittoresques décors de Visconti destinés à encadrer *Chérubin*, et que nous reproduisons la semaine dernière: mais combien plus encore il a dû goûter la magnificence de ce décor naturel, dont le prince, aimable Mécène, faisait les honneurs à l'éminent artiste!



# L'ILLUSTRATION

Supplément au Numéro du 25 février 1905.

## LE RETOUR DES DÉFENSEURS DE PORT-ARTHUR

Dessins et photographies rapportés par L. Sabattier, notre envoyé spécial au-devant de Stœssel.



M<sup>re</sup> Stœssel.

LE GÉNÉRAL STŒSSEL SUR LE PONT DE L' « AUSTRALIEN »

Croquis de L. Sabattier, sur lequel le général Stœssel a apposé sa signature.



M<sup>me</sup> Stœssel.

Général Stœssel. Aide de camp du général.  
Groupe des passagers de l'« Australien ».

Notre collaborateur L. Sabattier, parti il y a plus d'un mois au-devant des défenseurs de Port-Arthur rentrant en Europe par l'*Australien*, a fait route jusqu'à Port-Saïd avec le général Stœssel et ses glorieux compagnons d'armes.

Nous publierons la semaine prochaine l'intéressant récit qu'il a rapporté et qu'il illustrera de nombreux croquis et de curieux instantanés.

Mais nous avons voulu auparavant consacrer, dès cette semaine, un important supplément à reproduire intégralement une série unique de photographies prises pour l'*Illustration* pendant les dernières semaines du siège.

Ces photographies n'avaient pu nous être adressées avant la reddition de la place étroitement bloquée. Emportées par un des officiers russes passagers de l'*Australien*, elles ont été remises par lui à notre envoyé.

Les épisodes glorieux et sanglants des grands sièges dont parle l'histoire ont été représentés par les peintres militaires dans des tableaux



Le débarquement du général Stœssel et de M<sup>me</sup> Stœssel à Port-Saïd.

mouvementés. Ici, ce n'est pas l'œuvre d'un artiste; rien n'est apprêté, rien ne vise à l'effet : c'est l'aspect lamentable et morne de la destruction et de la mort. Mais quelle composition savante ou fougueuse égalerait en émotion ces simples clichés photographiques, dont la sincérité fait toute la beauté, et qui resteront comme des témoignages à jamais irrécusables des horreurs de l'agonie de Port-Arthur ?

## LES DERNIÈRES SEMAINES DE LA RÉSISTANCE DE PORT-ARTHUR

Photographies de notre correspondant à Port-Arthur, K.-D. Linzpaitner, qui n'ont pu nous parvenir qu'après la reddition de la place.



Le dépôt du génie (magasins d'huile, de pétrole, de peinture), incendiés par les obus japonais à la fin d'octobre.





LA DÉFENSE DE LA MONTAGNE HAUTE (COLLINE DE 203 MÈTRES). — Les réserves allant prendre position. Les réserves (tirailleurs sibériens) s'engagent dans une tranchée. — On distingue sur le flanc de la colline les travaux de défense et d'abri des Russes. — A gauche du sommet éclate un shrapnell japonais.



Wagons atteints par les obus, dans la gare. — Au fond, la colline aux Cailles.

Photographies de notre correspondant à Port-Arthur, K.-D. Linzpaitner.



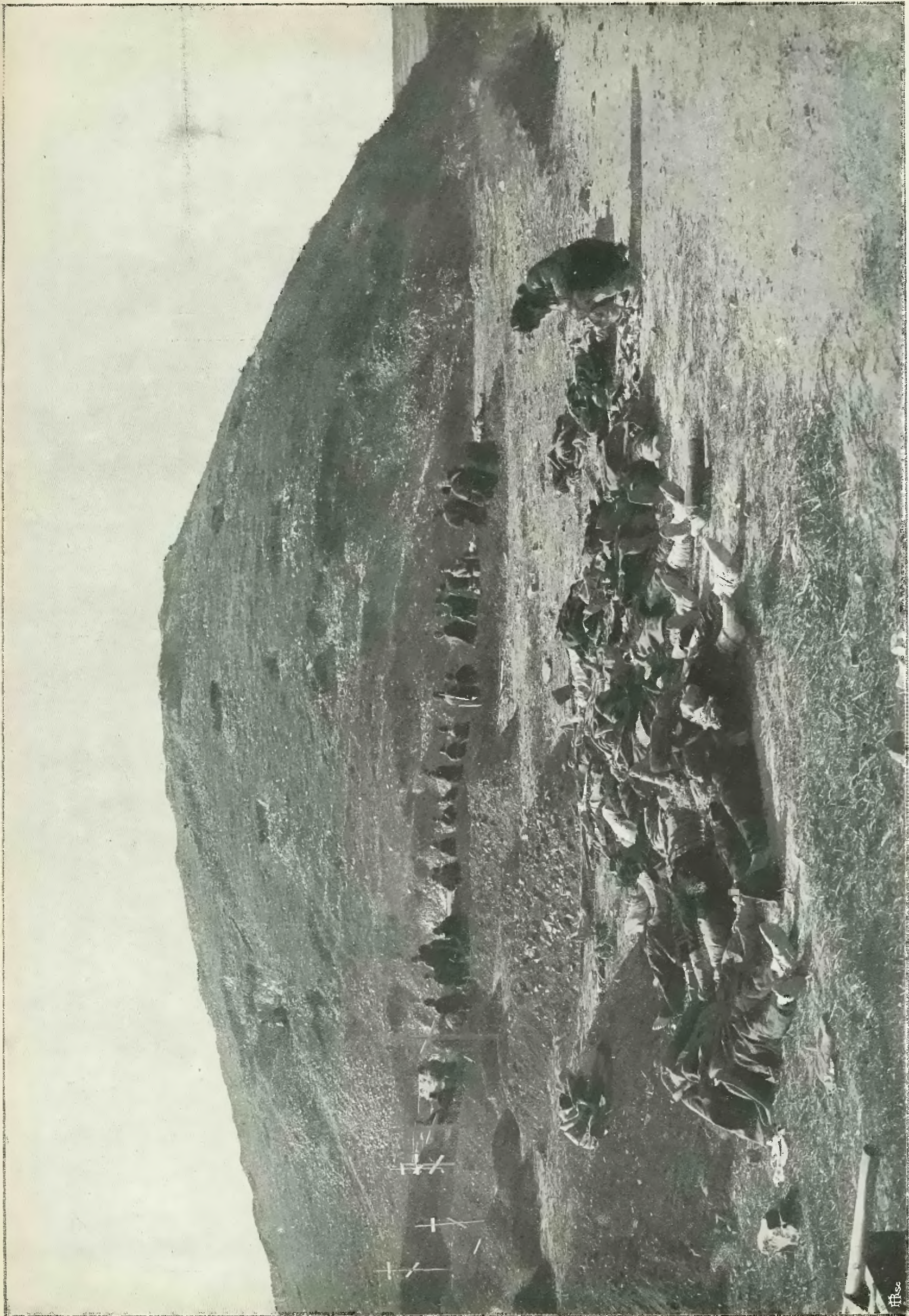


ASPECT DE PORT-ARTHUR QUELQUES JOURS AVANT LA REDDITION (DÉCEMBRE 1904).

Toits des maisons troués par les obus. — Dans la [rade intérieure, navires atteints par les projectiles japonais après la prise de la Montagne Haute. — Au centre, la rue Pouchkine.

*Photographie de notre correspondant à Port-Arthur, K.-D. Linzpatner.*

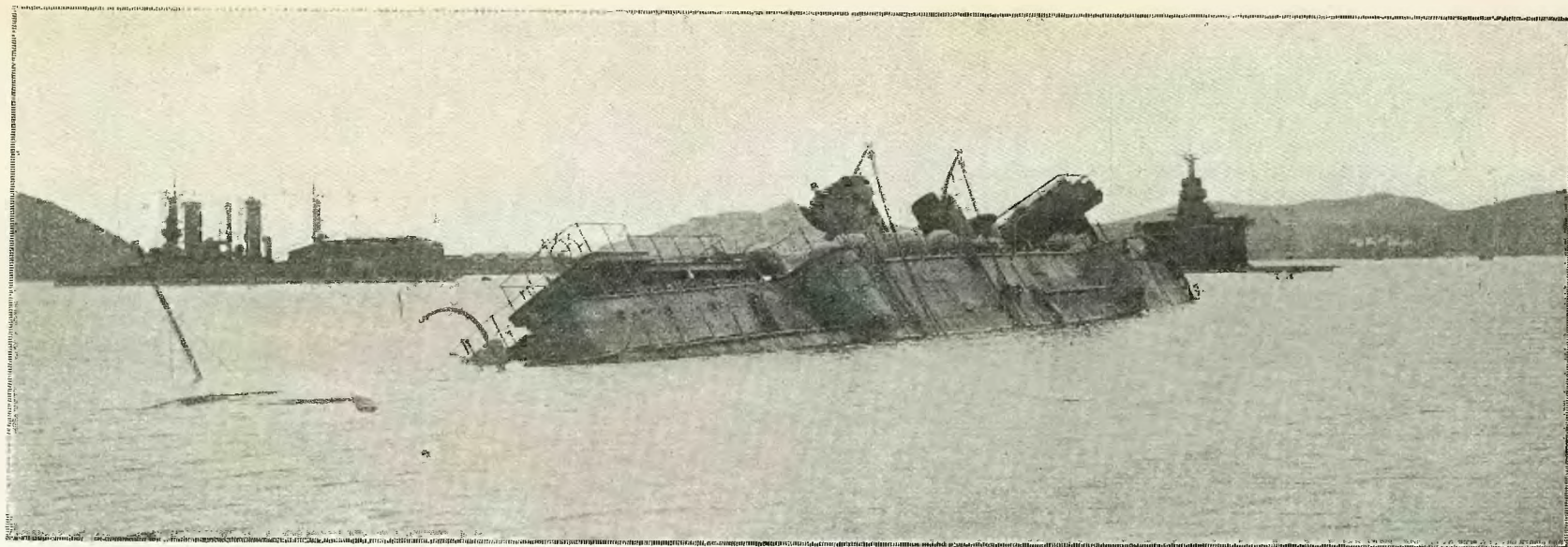




AU PIED DE LA MONTAGNE HAUTE (COLLINE DE 203 MÈTRES), LE MATIN MÊME DU JOUR OU LES JAPONAIS SE SONT EMPARÉS DE LA POSITION (30 novembre 1904).  
A gauche, tombes des morts des journées précédentes. — A droite, un soldat recueille les cartouches des morts de la nuit, avant qu'on les enterre dans la fosse que d'autres soldats creusent un peu plus loin. — Le flanc de la colline est semé d'excavations dont les unes sont des tranchées ou abris russes, les autres des trous creusés par l'explosion des gros obus japonais.

*Photographie de notre correspondant à Port-Arthur, K.-D. Linapstiner.*





Le « Poltava ».

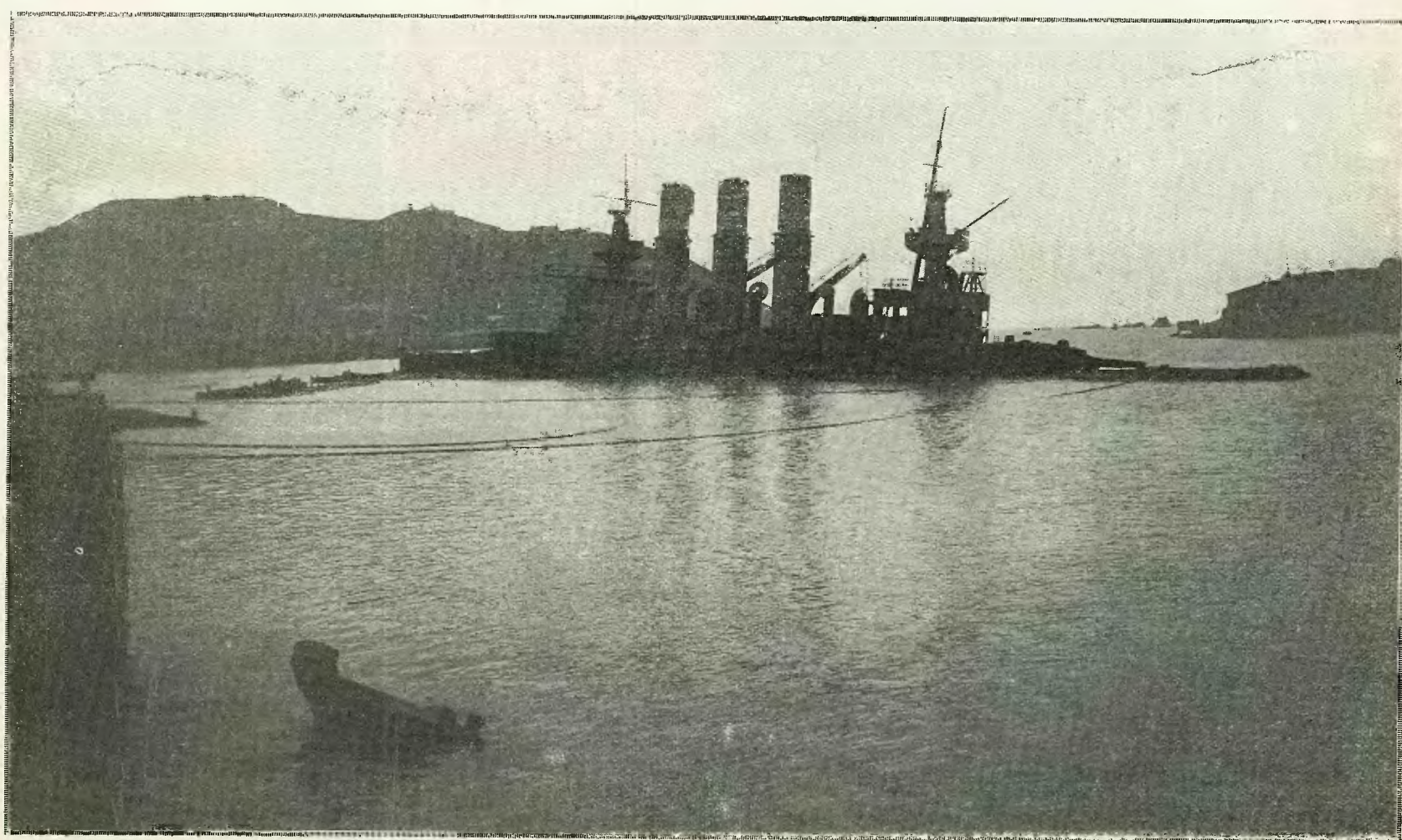
Le « Gilliak ».

Le « Peresviet ».



Le « Pallada ».

Le « Pobieda ».



Le « Retvisan ».

CE QUI RESTE DE LA PREMIÈRE ESCADRE RUSSE DU PACIFIQUE

*Photographies de notre correspondant à Port-Arthur, K.-D. Linzpaitner.*





L'hôpital n° 9 avec les trous d'obus japonais dans le mur à la hauteur du premier étage.

#### LES HOPITAUX DE PORT-ARTHUR

Quand les Japonais se furent emparés de positions assez rapprochées de Port-Arthur pour que leurs projectiles pussent atteindre la ville, le général Stœssel fit parvenir au général Nogi un plan exact indiquant l'emplacement des hôpitaux.

Le général nippon promit alors que son artillerie les épargnerait autant que possible. Les photographies reproduites ici montrent qu'il ne put tenir sa promesse.

Sans accuser les Japonais d'avoir volontairement visé les bâtiments où étaient soignés les blessés, on doit constater que ces bâtiments ont été parmi les plus maltraités de la place.



Deux vues de l'hôpital n° 6 montrant les effets du tir des Japonais.



UNE ÉPICERIE DANS LA VIEILLE VILLE A LA FIN DU SIEGE

*Photographies de notre correspondant à Port-Arthur, K.-D. Linzpaitner.*





Un tube lance-torpilles monté sur un affût.



Expérience de lancement de torpille à terre.

Comment les torpilles Whitehead des cuirassés et torpilleurs de la flotte de Port-Arthur ont été utilisées par le général Kondratenko pour la défense terrestre.

« Le général Stoessel fut l'âme de la défense; le général Kondratenko en fut l'Archimède. » La formule est de notre confrère, M. Emile Dantresse, de l'*Echo de Paris*, qui s'est livré, à bord de l'*Australien*, à une minutieuse enquête sur le rôle respectif des chefs russes pendant le siège de Port-Arthur.

L'esprit ingénieux de Kondratenko ne cessa, pendant ces longs mois de lutte, de faire des trouvailles étonnantes. La flotte ne pouvant se décider à sortir, il avait réclamé ses canons, ses torpilles, ses munitions de guerre, tout ce qui pouvait être utilisé sur terre. Il n'avait pas seulement construit tous les forts qui n'existaient que sur le papier à la date du 8 février; il les avait armés, semant leurs approches de chausse-trappes, de fougasses, où les torpilles, où les mines flottantes, devenues mines terrestres, détruisaient, en quelques secondes, les plus beaux régiments de Nogi.

En novembre, alors qu'on commençait à manquer d'obus, il imagina même de lancer du haut des forts des torpilles Whitehead, à l'aide des tubes mêmes des torpilleurs installés sur des affûts de for-



Fac-similé d'un dessin publié par un journal de Tokio et représentant une torpille marine traversant les rangs japonais pendant un assaut.

tune et transformés ainsi en des sortes de mortiers.

La torpille, munie à sa base d'un bloc de bois faisant l'office de culot et s'adaptant à peu près exactement à l'âme du tube, n'a jamais dû être un projectile bien perfectionné. Sa trajectoire peu tendue, sa faible vitesse initiale, sa petite portée (environ 60 mètres), ne le rendaient dangereux que pour des assaillants parvenus en masses serrées au pied même des retranchements. Mais, quand cet engin arrivait sans encombre et éclatait au milieu d'une colonne japonaise, il la réduisait, paraît-il, littéralement en bouillie.

Les photographies ci-dessus ont été prises pendant des expériences préparatoires, et c'est précisément la vitesse modérée de la torpille qui a permis à l'objectif de la saisir ainsi au passage. Nous reproduisons en même temps un autre document, que nous envoyait récemment M. Balet, notre correspondant au Japon, et qui prouve bien que Kondratenko ne s'en tint pas à des essais. C'est un dessin, publié par une revue illustrée de Tokio, et qui représente une torpille Whitehead traversant les rangs japonais pendant un assaut.



Kondratenko.

Nomaenko.

LA MORT DE DEUX HEROS — Le général Kondratenko et le colonel Nomaenko morts côte à côte au fort de Kikouan n° 2 : exposition des corps dans une chapelle ardente, avant les funérailles.

Photographies de notre correspondant à Port-Arthur, K.-D. Linzpaitner.